

Le Rire médecin

Caroline Simonds, Bernie Warren

Ed. Thierry Magnier, oct. 2024

336 pages, 22 €

La réédition du témoignage écrit plus de vingt ans plus tôt par la fondatrice de l'association éponyme⁽¹⁾ s'accompagne notamment d'une préface de Reda Kateb que ce livre de 2001 a inspiré pour son premier film de fiction en tant que réalisateur, *Sur un fil* (2024), quatre ans après sa première rencontre avec Caroline Simonds et « ses » comédiens-clowns professionnels dans un service de l'hôpital Necker. Reda Kateb a choisi comme personnage principal une acrobate amenée à se reconverter en clown-hospitalier après un accident professionnel. On découvre ainsi avec beaucoup d'humour à la fois les difficultés d'interventions improvisées sans gêner le fonctionnement d'un service pédiatrique et l'importance de la complémentarité avec les équipes soignantes. Le livre met d'ailleurs en évidence la pluralité de compétences nécessaires « pour redonner aux enfants hospitalisés le pouvoir de jouer et de rire face à la maladie » : artistiques (expression corporelle, théâtrale, improvisation permanente en équipe, musique, chansons, poésie, humour...), relationnelles (écoute, perception rapide du contexte évoluant en permanence, « compréhension de la structure familiale et des besoins développementaux de l'enfant »...), thérapeutiques (compréhension de la fonction du clown, des principales pathologies, évolutions et effets des traitements...).

La description du suivi et des relations avec de multiples enfants, familles et soignants pendant plusieurs mois dans différents services hospitaliers, les analyses et commentaires de Bernie Warren, qui a corédigé la première édition du « Journal du docteur Girafe »⁽²⁾, montrent qu'il faut être capable de « choisir immé-



diatement dans chaque chambre d'hôpital ce qui semble le plus approprié aux besoins de l'enfant – ayant besoin de faire appel à l'imaginaire pour échapper aux réalités traumatisantes – et de sa famille tout en tenant compte du contexte hospitalier ». Malgré formation et expérience, cela évolue souvent « sur un fil » ; la synergie avec les soignants est essentielle, et il faut prendre en compte « l'énorme pression et charge affective que représentent quotidiennement les soins auprès d'enfants dont la vie est menacée »...

(1) Créée en 1991, l'association Le Rire médecin rémunérerait une trentaine de clowns professionnels en 2001. En 2025 ils sont cent-cinquante...

(2) Sous-titre du livre. Le « Dr Girafe » est le nom de clown de l'autrice.

P. L.

Innocence

Film

Réalisation : Guy Davidi⁽¹⁾

2022, 110'

Ce film raconte l'histoire de quelques jeunes Israéliens enrôlés qui se sont suicidés pendant leur service. Il entrelace les récits et interviews des familles de cinq d'entre eux, des scènes d'enseignement dans une école primaire, proche de Gaza, filmées autour de la semaine en commémoration de la Shoah, des matériaux trouvés sur YouTube et des films de soldats que l'armée israélienne autorise parce qu'ils servent sa propagande. Le réalisateur, qui a aussi consulté et utilisé les archives militaires, explique : « Je voulais parler de l'enfance et de l'armée, relier ces deux époques. Dans les parties sur l'enfance on voit à la fois l'éducation israélienne à l'œuvre, et la peur sensible des enfants. Il est important pour moi de casser l'image très israélienne d'une armée populaire, de réduire l'image de l'homme fort dans la société israélienne. »

Pour faire ce film, Guy Davidi a travaillé une dizaine d'années à la

recherche de ces cas de suicides. Il en a identifié environ sept-cents, pour l'écrasante majorité survenus à partir des années 1980. Il est entré en contact avec une cinquantaine de familles. La rencontre avec des familles de droite a été plus difficile : « Ils avaient honte de parler de suicide. L'armée occupe une place fondamentale dans la structure de la société. Elle est censée faire du bien aux jeunes enrôlés, faire d'eux des hommes ou des femmes. »

En définissant ces morts comme accidentelles ou suicides en rapport avec des problèmes précédents dans l'armée ou extérieurs à elle, celle-ci échappe à l'obligation d'aider les familles endeuillées.

Le film est destiné à un public israélien. La projection auprès d'un public français, ignorant de la place centrale qu'occupe l'armée dans la société israélienne et dans la construction des individus, mérite un accompagnement (il faut savoir en effet que le service militaire est obligatoire sauf en cas d'incapacité physique ou mentale ; les jeunes sont convoqués à l'âge de 18 ans ou à la fin de leurs études secondaires ; le service dure trois années pour les garçons, deux pour les filles. Plus qu'une obligation légale, il représente une expérience sociale, culturelle, historique et patriotique, marquant le passage à l'âge adulte). Sans cela il est difficile de comprendre comment des jeunes gens acceptent l'enrôlement, même s'ils sont opposés à l'idée de faire la guerre.

Le réalisateur, lui-même, explique comment, après son enrôlement, il lui a été extrêmement difficile d'être libéré de son obligation militaire. Guy Davidi vit aujourd'hui au Danemark.

(1) Connu pour le film *Cinq caméras brisées*, nominé aux Oscars et sorti en 2011.

Françoise Dahmane,
LDH Partenariat-films